



LA PAGE DU CINEMA



AMES A LA MER Drame de H. Hataway



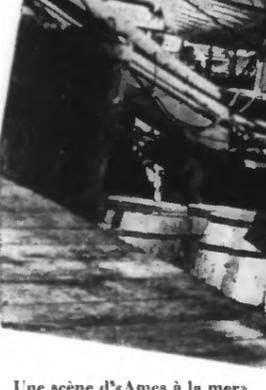
Gary Cooper et Frances Dee

La traite des noirs est un thème qui a l'air de vouloir se porter dans le cinéma américain. Sans épouser les trois quarts du scénario comme dans *Le Dernier Nègre*, *Ames à la mer* touche aux trafiquants de chair humaine par le prologue et évoque par la suite un terrible drame de l'océan, un cas de conscience et un célèbre procès.

Le film est inspiré d'une affaire sans précédent qui arriva en 1840 devant la Cour suprême de Philadelphie. La décision d'arrêter les rapprochements, car les cinéastes ont créé les personnages de toutes pièces.

Le capitaine Stanley ne sait pas grand-chose de Michel Taylor lorsqu'il l'accueille pour le rapatrier aux Etats-Unis, mais Taylor se rend vite compte qu'il est sur un négrier, ce dont il ne fait aucun grief au maître du bord. Quand celui-ci est tué au cours d'une révolte, il prend simplement la direction de la manœuvre et des opérations, lâche les esclaves non loin de la côte et se laisse capturer par un patrouilleur de la flotte britannique. Ramené à Liverpool pour être jugé, il est relâché, faute de preuves.

En examinant son cas et ses antécédents de plus près, un représentant extraordinaire de la reine Victoria flaire en cet homme aux allures d'aventurier un ennemi acharné de l'esclavage et lui donne une mission à remplir en Amérique. Il s'embarque à bord du « William Brown » en même temps que son camarade Paolo, son adversaire Tarryton, le sœur de celui-ci : la belle Margaret, dont le départ inopiné l'oblige à voyager en robe de bal.

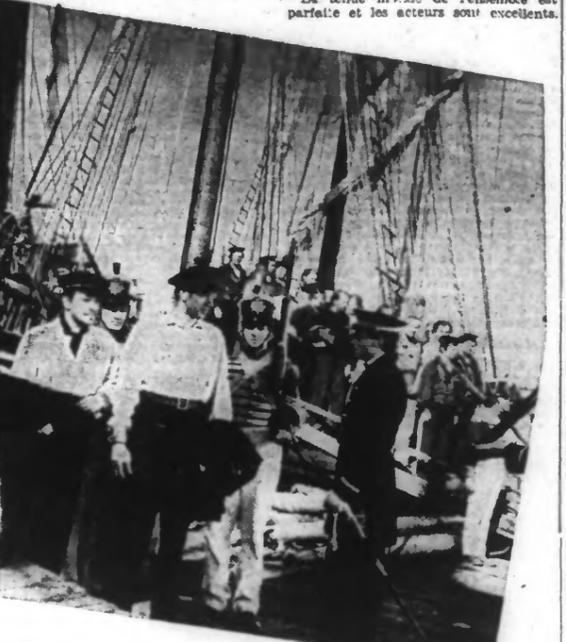


Une scène de « Ames à la mer »

Les premiers jours de la traversée sont consacrés au flirt. Michel fait à Margaret une cour empressée mais délicate. Tarryton en profite pour l'attaquer. Officier anglais, ce qui n'est l'empêche pas d'être secrètement lié avec les armateurs des navires négriers, il entend ne pas voir ses plans déjoués. La situation est des plus tendues quand éclate le sinistre. Une lampe renversée chez les de la *Brigade légère*, nous a montré qu'il pouvait faire beaucoup mieux. Les cavaliers l'ont mieux servi que les ma-

rins. L'enthousiasme qui soulève les charges, cette grisaille de l'homme emporté lance au poing, cette fébrilité des chevaux qui piaffent et dressent les oreilles en entendant les trompettes, conserveront mieux dans les mémoires le nom du metteur en scène que sa fresque marine. On ne peut lui reprocher d'avoir négligé l'épouvante d'un sinistre en mer et y a une centaine d'années. La rapidité de son développement, la panique inévitable, l'assurance de périr sans miracle, sont bien observés par l'action, mais certaines scènes de détail manquent de cohésion avec elle. Ainsi, tandis que nous voyons le bateau sombrer en un clin d'œil, Paolo prend bien calmement le temps d'expédier Michel dans la chaloupe, de désenclaver trop tard une femme des débris de sa

rebords et aux rames. Sous les yeux horrifiés de Margaret, il ne se laisse pas ses supplications les rescapés en surcharge. Condamné à mort par la Cour suprême de Philadelphie, Michel Taylor obtient une révision de son procès grâce à une intervention de la Couronne d'Angleterre. Henry Hathaway, le réalisateur des *Lanciers du Bengale* et de *La Charge* cabine, d'assister ses derniers moments, de se flâner à elle post-mortem et de s'installer près d'elle pour arriver au ciel en sa compagnie immédiate. J'ai aussi trouvé bizarre qu'après avoir été roulé dans l'eau, Michel ait pu se servir avec autant d'efficacité de son revolver issu de la poche du même non. La tenue morale de l'ensemble est parfaite et les acteurs sont excellents.



émigrants communique le feu au bâtiment. Une forte explosion précipite le naufrage. Tous les officiers ont péri. Michel organise le sauvetage de quelques survivants. D'un coup de poing, Paolo l'étend dans l'unique chaloupe. Il revient à lui pour s'apercevoir que le canot va chavirer à son tour sous le poids de ceux qui se sont accrochés aux A leur tête vient Gary Cooper dans le rôle de Michel Taylor. Frances Dee est une ravissante Margaret et joue com- patriote, Olympe Biacha, y affirme de brillants débuts.

La femme idéale vue par Ray MILLAND

Si nous avions demandé à un artiste français comment il envisageait la femme idéale, il nous eût répondu : « Comme la mienne », ou : « Ça dépend des jours », car c'est de mode de s'immiscer dans la vie ou les sentiments privés, ne leur convient pas du tout. Questionnez-les longuement sur leur travail, leurs projets. Ils vous donneront avec la meilleure grâce force détails, mais bornés à vos insinuations. Forcés la boutade si vous voulez, mais ne soyez pas sentimental.

Alors, nous avons écrit à Ray Milland qui est un charmant Anglais très admiré du sexe faible. Nous l'avons prié de nous expliquer comment il voyait l'épouse idéale et voici ce qu'il nous a répondu :

« Elle n'a nul besoin d'être belle, cependant la beauté, j'en conviens, facilite parfois les choses ! Mais j'hésite à parler d'un sujet aussi dangereux... Au cas où quelques-unes de mes formules m'abandonneraient sous le couvert d'aimables badinages de deux paradoxes. « La moitié » rêvée doit être toute la raison de vivre de son mari.

« Le merveilleux être féminin que nous évoquons ici n'a d'yeux que pour son seigneur et maître. Toutes ses pensées vont vers lui. Elle n'a qu'un but, son bien-être. Elle doit l'aider dans ses affaires, l'encourager chaque fois qu'il en a besoin. Elle doit lui réserver une maison confortable, accueillante et être chez elle lorsqu'il rentre le soir. Elle doit être optimiste même quand l'horizon est noir, l'aider à mettre de l'argent de côté au lieu de le gaspiller sottement en essayant, par exemple, de lui donner de la beauté de la terre. Sans le froisser, elle doit lui faire comprendre ses erreurs et les fautes que tout homme accumule dans sa vie avec une persévérance diabolique.

« Cependant, l'épouse idéale ne doit jamais abandonner sa personnalité et devenir « pot au feu ». Comme nous n'avons pas d'idées préconçues, nous la supposons intelligente. Elle doit donc s'intéresser à tout et avoir le tact élémentaire de ne jamais éclipser son mari. « Elle doit l'assurer chaque fois qu'il est irrité, donc être patiente. Ça, c'est très difficile.

« Le plus grand bien pour un homme serait d'avoir cette « femme idéale ». Tout compte fait, ce terme ne me convient pas. Il est prétentieux et bon pour les phrasiers, les songe-créux. D'instinct, je préfère la femme qui réunit toutes les qualités ci-dessus, serait une bonne épouse.

PASSEUR D'HOMMES

Distribué par Ciné Sélection, 7, Boulevard Carnot, LILLE

En 1915, dans la Belgique envahie... d'une vingtaine d'hommes prévu pour le lendemain et se regagnera les pays de leurs valets Arène et Goliath, s'emploient à faire passer en Hollande malgré toutes les surveillances, les barrières, les fils électrifiés des volontaires belges désireux de gagner les lignes alliées. Ce sont les *Passeurs d'hommes*. Neilsen a su déjouer tous les soupçons des officiers allemands avec lesquels il vit même en bons termes. Le Kommandantur de Bruxelles, désespérant de saisir les fils de l'organisation clandestine, demande à Berlin un agent spécial du Service secret : X 24.

X 24 arrive dans la Limbourg et pénètre un soir dans la ferme Neilsen. Mais, alors, coup de théâtre, il se fait connaître aux passeurs d'hommes sous son vrai nom : Jacques Rose. Car il appartient en réalité au contre-espionnage français, et il a réussi à se substituer audacieusement, après l'avoir suppléé, au véritable X 24. Il veut maintenant accomplir une mission pour laquelle il a besoin du concours des passeurs d'hommes.

Il s'agit de faire sauter un convoi de péniches chargées de munitions et d'embarquer ainsi un important canal

Il va profiter d'un grand « passage » d'une vingtaine d'hommes prévu pour le lendemain et se regagnera les pays alliés. Elisabeth manifeste un peu de mélancolie à l'idée d'un départ si précoce et Jacques n'est pas insensible à cette attitude malade. Il devient prêtre.

Ce soir-là, Neilsen décide de tenter le grand « passage ». Les vingt péniches étant déjà réunies. Mais une terrible surprise leur est réservée : les Allemands lancent sur eux des chiens dressés, qui les repèrent et les attaquent en pleine obscurité. Goliath et Arène sont tués. Une lutte sauvage pour protéger la retraite précipitée de leurs compagnons.

Ayant pu échapper aux crocs des molosses, les fuyards sont cachés par Neilsen dans une cave de la ferme. La situation ne peut se prolonger, car les Allemands vont battre tout le pays et les vivres vont manquer. De courroux, le fermier se consacre avec Jacques Rose, ce dernier part à Liège afin d'acheter un autre moyen de « passage » suggéré par Arène qui l'accompagne.

Mais un espion allemand, opérant en Hollande, a enfin saisi la « filière » et accourt en Belgique pour dénoncer Neilsen. La ferme est envahie, Neilsen surpris par cette intrusion se fait tuer



Junie Astov et Jean Galland dans « Passeur d'hommes »

par où les Allemands font passer leur matériel lourd.

Jacques, n'ayant naturellement sur lui aucun papier, le père Neilsen se trouve en proie à un terrible drame de conscience, a-t-il réellement affaire à un agent français ou bien à un espion provocateur chargé de le démasquer ? Devant la grandeur de la tâche, le vieux Belge décide que ses hommes et lui doivent tenter la partie, mais il avertit Jacques, avec une franchise un peu brutale, qu'il le garde comme otage et que, s'il a menti, il tombera le premier.

Jacques est donc gardé à vue, mais cette captivité est adoucie par les attentions d'Elisabeth qui, d'instinct, a confiance. Les passeurs se répartissent la besogne. Neilsen se charge de détourner l'attention des officiers du poste allemand dont il a conquis les bonnes grâces. Pendant ce temps, le rubis Arène enivre les hommes de garde, le glisse à l'intérieur des péniches et se reboute sans être remarqué. Quelques instants plus tard, de formidables explosions ébranlent l'air. Les péniches font naufrage, le coup a réussi.

Après cet exploit, Neilsen vient tendre la main à son prisonnier : qui est trop intelligent pour lui garder rancune de sa suspicion. Elisabeth est heureuse et fière d'avoir cru en la sincérité de Jacques.

Mais le Français sait que, déjà, de nouvelles missions l'appellent ailleurs :

hérougiment en donnant l'air. Goliath a le temps d'étréner les fugitifs par une issue dérobée. Quant à Elisabeth, on l'arrête brutalement. Elle est dirigée sur Bruxelles, où elle sera jugée et certainement fusillée.

Jacques et Arène reviennent juste pour apprendre le désastre. Ils parviennent à monter dans le train qui emporte la prisonnière et grâce à un audacieux escamotage, réussissent à l'enlever et à gagner Liège où les attendent Goliath et les vingt fugitifs.

Un patron de remorqueur, ami d'Arène, s'est offert à tenter une partie audacieuse, et tout est préparé. La troupe s'embarque durant la nuit et, au petit jour, le remorqueur fonce à toute vapeur sur la Meuse en direction de la Hollande proche.

Dès des instants angoissants sous le feu qui crépite des deux rives et après avoir forcé un pont de bateaux qui barre le fleuve, le remorqueur passe victorieusement la ligne frontalière. Tandis qu'à son bord s'élève le chant triomphal de la *Brabançonne*. Les passeurs d'hommes ont achevé leur mission. Elisabeth est décidée à partager désormais la vie d'aventures de Jacques Rose et à lutter pour leurs deux pays jusqu'au moment où le triomphe final leur donnera le droit de songer au bonheur.

Note. — Cet épisode est inspiré de plusieurs exploits historiques. L'histoire du remorqueur *Alain* est notamment devenue célèbre en Belgique.

Un film de Jean Renoir

LA GRANDE ILLUSION

Réalizations d'Art Cinématographiques 50, rue de Béthune - LILLE

C'est au cours d'un vol de reconnaissance que de Boeldieu et Maréchal avaient été descendus, puis fait prisonniers. Deux héros certes, mais deux hommes très différents : de Boeldieu, ancien Saint-Cyrien, avait gagné ses galons de capitaine sur le champ de bataille ; Maréchal, un simple mécano, oublié qu'il avait été promu lieutenant. Unis par l'adversité, les deux hommes marchaient crânement, courageusement vers leur destin que leur vainqueur, le chef de l'escadrille allemande von Rauffenstein essayait, à force de courtoisie, de rendre acceptable.

Mais bientôt, les deux captifs étaient évacués dans un camp de concentration. Une vie nouvelle commençait pour eux. Incertaine, inquiète ; derrière la bonne humeur voulue de tous ces camarades, alliés, français, anglais ou russes, se devinait un sourd ressentiment ; c'est moins la haine qui les conduisait qu'un désir violent d'aller rejoindre les

même : Et devant les officiers allemands ! C'est en pleine présentation, alors qu'un violon pleurnichard roucoulait une romance, qu'arriva la nouvelle.

Une vraie bombe ! Douanont avait été repris.

Alors tout s'arrêta, les acteurs de jouer, les spectateurs d'applaudir, le violon de grincer. Il y eut un grand et beau silence comme à l'église pour l'élevation. Puis brusquement, la même allégresse s'empara de chacun... la *Marseillaise* était chantée par des centaines d'hommes. Une *Marseillaise* étonnante, vraie, dépourvue de toute passion politique et patriotique, hachée d'accents étrangers, *Marseillaise* qui se retrouvait, chant d'enthousiasme, de liberté et de ferveur, un cantique émouvant dont chaque syllabe crachait les officiers allemands, brèves et décontenancés.

Une *Marseillaise* qui valut bien des jours de cachot...

Malgré les clôtures, les sentinelles, les répresailles, l'espoir ne saurait s'éteindre. Dans une chambre, avec des moyens de fortune, les hommes creusent un trou, il exigera des mois de travail atroce, d'andixité, de danger. Mais qu'importe ? N'est-il pas leur unique espérance, leur vraie raison de vivre ?

— Une prison, disait de Boeldieu, est faite pour qu'on s'en évade.

Encore quelques heures et la grande évasion pourrait être tentée. Mais ce jour-là il fut décidé que les prisonniers seraient transférés dans un autre camp.

Trois fois, quatre fois, de Boeldieu et Maréchal tentèrent encore de s'évader. Aujourd'hui en franchissant la porte de la forteresse où ils seraient désormais enfermés, allaient-ils abandonner tout espoir ?

Devant eux, von Rauffenstein, leur vainqueur d'hier qui, gravement blessé, moribond parmi les vivants, continuait à servir son pays en jouant, malgré sa répugnance, un rôle de garde-chiourme. Un Rauffenstein toujours aussi chevronné, attiré par la noblesse de de Boeldieu, son passé militaire, sa culture, si pareils aux siens, mais aussi inutilité.

« Inutiles », ainsi songeait de Boeldieu. Il était le représentant d'un monde désormais inutile. Maréchal, Rosenthal lui aussi interné dans la forteresse, compteraient davantage demain, qu'un de Boeldieu... Crânement, le sourire aux lèvres, en habits blancs, il se sacrifie, il imagine le seul stratagème susceptible de favoriser l'évasion de ses deux camarades. La surveillance des gardiens sera trompée un court moment, suffisant pour que Maréchal et Rosenthal tentent leur chance, suffisamment aussi pour que de Boeldieu paye de sa vie leur liberté incertaine.

Et tandis que Rauffenstein qui s'était tiré lui-même, mesure plus intensément encore tout ce qu'il y a d'illusoire dans cette héroïque mais inutile tentative, Maréchal et Rosenthal souffrent du froid, de la faim, de l'inquiétude. Atteints de leur tour ? Maréchal abandon-

FEU! Drame de J. de Baroncelli



Une attitude d'Edwige Feuillère

Jacques de Baroncelli rejoint le thème du capitaine séduit par l'espionne. Il fait évoluer le drame au Maroc et au large de Tanger. L'homme appartient à la marine et la femme dirige une bande de trafiquants d'armes. Sous le couvert d'un commerce de gros en oranges et raisins, elle expédie des munitions aux rebelles indigènes.

Contrairement à ce qui se passe maintenant pour la plupart des films, le public étant prévenu de la fantaisie des personnages dans le présent et dans le passé, *Feu* relève d'un fait divers qui défraya la chronique pendant la guerre du Rif. Sous d'autres noms, le capitaine de corvette Frémiet et Edwige Enaut ont existé.

On nous les montre se reconstruisant à une réception du Yacht Club de Casablanca. Il croit reconnaître en elle le modèle d'un portrait trouvé dans la

nera-t-il le « sale petit juif » qui s'est foulé le pied et qu'il traîne derrière lui comme un boulet ? Devant le danger, devant la souffrance du cœur, l'homme oublie ses mesquines querelles, les vrais tempéraments se révèlent derrière les barbes embroussaillées.

Une halte reposante leur est offerte par une paysanne de Wurtemberg, une jeune campagnarde à qui la guerre a tout pris, mari et parents, mais que la souffrance de ses semblables ne saurait laisser insensible. Elle leur offre leur ultime provision d'espoir. Pour l'un d'eux, elle apportera même l'amour, un amour inattendu, très pur, doux, parfumé comme les printemps.

Mais il faut partir, retrouver le goût du risque, la crainte de la mort. Et le paysage n'a pas changé, pourtant c'est la frontière, la Suisse.

Ce film inoubliable est interprété par Jean Gabin, Dita Parlo, Pierre Fresnay, Etch von Stroheim, Carlette, Gaston Modot, Georges Pelelet et Dallo.



Edwige Feuillère et Victor Francen

cabine du « Sabrina » abandonné au large dans de mystérieuses conditions. Il l'amène à bord car une comparaison s'impose. La police est alertée, mais elle n'a pas à intervenir. L'image est changée. Trop heureux de s'apercevoir qu'il s'est trompé, Frémiet invite la belle Edwige à dîner. Le coup de foudre suit son chemin.

La réciprocité des tendres sentiments s'épanche au rythme des fox-trots. Pour donner le change, Edwige aime assez les brillantes réceptions et Frémiet sachant bien qu'en ces cas, la seule formule d'intimité est la danse, fait sa cour à la maîtresse de maison en vivevoquant comme un collègue. Ces deux où l'un est pressant et l'autre affolée, alternent avec les sois. En donnant des conseils à son ordonnance, le capitaine laisse voir sa mélancolie et la jeune femme son éternel et son désir d'interrompre le trafic clandestin dans le geste de défendre sa porte à ses collaborateurs.

Malheureusement, n'ayant pas les mêmes raisons d'abandonner un métier rémunérateur, ils s'engagent sans elle et mal. A l'embarquement, une caisse d'oranges fait explosion, elle contient des grenades. La police enquête. Lorsqu'elle apprend son espérance le nom de l'expéditrice, Edwige est étas lui.

Edwige est si éstante et joue tellement bien que nous lui accordons les situations les plus invraisemblables. Je ne parle plus de M^{lle} Elina la trafiquante, mais de notre exquise Edwige Feuillère. Elle motive l'air subjugué de son partenaire Victor Francen, qui n'en est plus à son premier flirt ayant pour cadre la marine.

Rien qu'à eux, ils nous empêchent de trouver le temps, car certaines scènes intermédiaires aux « délaives » sont un peu plus séduisantes qu'il ne l'auteur fallu.

Dans les rôles secondaires, citons Jacques Baumer, Alfos.

Tel quel, le film impose des réserves en raison du côté passionnel du sujet.

Carole Lombard

« autres », ceux qui avaient encore le droit de combattre et de mourir pour leur patrie.

Ils venaient de tous les pays, mais aussi de tous les fronts. De Boeldieu et Maréchal avaient été accueillis par Rosenthal qui recevait les meilleurs cois et les partageaient entre tous, par l'acteur qui faisait de si mauvais calembours, par l'instituteur qui connaissait si mal Paris, par l'ingénieur qui parlait du cadastre.

Mais nul ne songeait à sa personnalité d'hier, ils n'étaient que des hommes, de pauvres diables d'hommes, sans autres joies que celles qu'ils pouvaient créer de toutes pièces.

N'avaient-ils pas imaginé de monter une revue. Une vraie revue comme à Panama, avec l'acteur comme compère et les « tontomes » déguisés en girls anglaises ? Douanont venait d'être pris... Mais le sourire aux lèvres, on jouait quand

SOUS LA ROBE ROUGE

Lorsque les Américains font du film historique, il est plaisant, fastueux, mais point toujours authentique. Quand les Anglais évoquent le passé de la vieille Angleterre, les faits exposés sont rigoureusement exacts, mais le spectacle devient souvent morose et lent. Quand les mêmes Anglais s'attaquent à l'Histoire de France, leur imagination ne se tient plus.

« Sous la robe rouge » leur a donné l'occasion de mélanger Lenôtre, Dumas et certains biographes de ces régnes et intrigues célèbres, romancés à tel point qu'on ne sait plus très bien en les fréquentant assidûment si Louis XIV n'est pas le Masque de Fer, et Richelieu, Croquemagnan en personne.

Nous voici transportés au temps des mousquetaires. Le cardinal vient de signer un édit contre les duels, mais le fougueux Gilles de Bérault s'en moque et fera-t-il à l'aise que veux-tu. Pourtant, il a la vie sauve, mais pour ce prix, devra arrêter un fugitif, le duc Gaston de Foix, qui conspire avec les Espagnols.

Un cœur vaillant, rien d'impossible... Fort de cette devise qui n'a pas été faite pour lui, Monsieur de Bérault, au risque de périr cent fois, arrive au château de Foix par le pont-levis, mais les priés devant. Pour pénétrer dans la place forte, il a dû se noyer un peu. Victor, il tombe amoureux de Marguerite de Foix et les jeunes gens s'aiment.

Et du décor partout. Même pour encadrer les galopades des cavaliers, il n'y a que des murs de carton et des armoires sans racines collées là par un régisseur.

L'impression d'en-semble est faible.



Conrad Veidt et Annabella dans « Sous la robe rouge »